

Diamant =  
depuis 1885  
marque  
allemande  
de cycles

## Ich komm aus Karl-Marx-Stadt

Ich steh auf Kaffee, Kippen und **Diamant**-Räder, ich war nie der in-der-Klasse-vorne-Sitzer-und-die-Hand-heber, eher so Angeber, ein verpeilter hänger-daran, hat sich bis heute eigentlich nicht viel geändert, verdammt! Ich kann nix dafür, doch die meisten begreifen nicht, dass es nicht meine Schuld ist, wenn mein Leben scheiße ist. Sondern eigentlich das System, Politik und Hartz IV, egal woran es liegt, es liegt nicht an mir.

*Ich komm aus Karl-Marx-Stadt, bin ein Verlierer Baby, original Ostler!*

Ich steh auf keiner Gästeliste, ich bin nicht mal cool in einer Stadt, die voll mit Nazis ist, Rentnern und Hools. Ich cruise Banane essend im **Trabant** um den Karl-Marx-Kopf, die Straßen menschenleer und das Essen ohne Farbstoff.

Diskriminiert, nicht motiviert, von der Decke tropft das Wasser, nix funktioniert. Und so wohnen wir in Sachsen, auf modernden Matratzen, immer jut drauf auch ohne Kohle in den Taschen.

*Ich komm aus Karl-Marx-Stadt, bin ein Verlierer Baby, original Ostler!*

## Je viens de Karl-Marx-Stadt

Mon truc, c'est café, clopes et bécane de chez Diamant, je n'ai jamais été de ceux qui sont au premier rang et lèvent la main en classe, plutôt du genre crâneur, à la masse, à la traîne, pas grand-chose de changé jusqu'à aujourd'hui, merde !

Je n'y peux rien, mais les gens ne comprennent pas, que ce n'est pas ma faute, si je mène une vie de merde. Mais au fond celle du système, politique et **Harz IV**, quoi qu'il en soit, ça ne vient pas de moi.

*Je viens de Karl Marx Stadt, je suis un perdant baby, un authentique **estien** !*

Je ne suis sur aucune liste d'invités, je ne suis même pas cool dans une ville pleine de nazis, de retraités et de hooligans.

Je tourne dans ma Trabant autour de **la tête de Karl Marx** en mangeant des **bananes**, les rues sont désertes et le repas sans colorant.

Discriminé pas motivé, l'eau goutte du plafond, rien ne fonctionne. C'est comme ça que l'on vit en Saxe sur des matelas pourris, pétant la forme même sans un radis en poche.

*Je viens de Karl Marx Stadt, je suis un perdant baby, un authentique Estien !*

Trabant =  
marque de  
voiture  
produite en  
RDA

Ostler = de  
l'ancienne  
Allemagne de  
l'Est

Bananes : fruit  
exotique  
difficilement  
accessible en  
RDA et brandi  
par les  
occidentaux  
lors de la  
réunification

La quatrième  
réforme **Harz** a  
considérable-  
ment durci les  
conditions  
d'indemnisation  
du chômage

A Chemnitz,  
monument  
figurant le  
tête de **Marx**  
de 13 mètres  
de haut

Karl-Marx-Stadt, en dialecte saxon la ville aux trois 'o', *Korl-Morx Stodt*, est l'ancienne ville de Chemnitz. Nom qu'elle a repris après la chute du mur. J'avais repéré cette chanson que j'avais dans un premier temps destiné à un autre usage. Je la publie aujourd'hui comme

un petit éclairage sur les récentes manifestations des extrêmes droites réunies (Afd + Pegida + hooligans du club de football *Kaotic Chemnitz* + néonazis + +) prétextant partager le deuil de la famille de Daniel H, 35 ans, décédé à la suite d'une sauvage agression au couteau. Le seul fait que la victime ait eu elle-même des démêlés avec l'extrême droite locale qui le qualifiait de « négro » en raison des origines cubaines de son père montre une certaine qualité nouvelle de ces manifestations dans l'arrogante absence de vergogne de son instrumentalisation d'une mort, qu'ils étaient bien (trop) nombreux à partager. D'autres nouveautés peuvent être repérées, je les évoquerai plus loin.

La chanson date de 2012. Elle a été composée avant la grande vague de réfugiés. Elle est produite par une génération née après la Chute du mur. Le groupe *Kraftklub* a participé au concert organisé contre les rassemblements d'extrême droite, le racisme, sous le mot d'ordre *#nous sommes plus nombreux*, ce qui a été vrai pour la présence aux concerts mais pas dans la rue.

Comme on peut le voir dans l'humour du clip ci-dessus, la chanson se moque d'une série de clichés sociaux sur la ville d'où ils viennent, à commencer par celui de l'origine *estienne*, c'est à dire de l'ancienne Allemagne de l'est qui serait l'explication à tous les malheurs. Les auteurs ne sont pas sots au point de croire qu'affirmer que c'est la faute au système veuille dire quoi que ce soit. Quel système d'ailleurs ? Le texte relève plutôt de la caricature, ce qui ne veut pas dire que la chanson ne jouerait pas d'une certaine ambiguïté. Les clichés sont en même temps, malgré tout, le mode d'expression d'un mal-être, d'une souffrance. Ils généralisent un fragment de réalité. Ainsi Chemnitz est qualifié de ville *pleine de nazis, de retraités et de hooligans*. Il y vit de fait une population vieillissante et en diminution. C'est un endroit que l'on quitte. Un autre titre du groupe figurant sur le même album a pour titre : « Je en veux pas aller à Berlin ». Même si les formes « normales » d'expression démocratiques sont de plus en plus vaines, la colère (*Wutbürger* expression popularisée par Peter Sloterdijk) ne justifie cependant pas de s'associer à des gens qui affichent ouvertement leurs symboles nazis ni même avec l'extrême droite dont le programme démagogique est bien pire. Complicé de venir se plaindre après coup d'y être amalgamé.

Je griffonne les premières notes de ce texte, assis sur le rebord de la fontaine, à Berlin-Alexanderplatz, où du temps de la RDA, quand ce n'était pas désert, ne se déroulaient que des scènes lénifiantes. Au loin, l'écho dans ma tête de Chemnitz, ville que j'ai visitée en 1961 encore en culottes courtes et qui est jumelée avec Mulhouse (*Chchtt*, faut pas le rappeler!). Aujourd'hui, se mêle sur cette place touristes, clients du grand magasin et sans abri. On y fait intensément la manche sous toutes ses formes, avec un simple gobelet ou avec un violon. Le clochard à l'accent berlinois, à côté de moi, s'énerve contre ce qu'il identifie comme une polonaise : « ils ne viennent ici que pour mendier ». On ne sait trop ce que certains détestent le plus, des Syriens ou des Polonais. « T'étais où », interpelle-t-il un collègue sorti de l'asile de nuit où il s'est fait piquer sa veste. Pour ces derniers, personne ne manifeste et eux ne manifestent pas non plus. Ceux qui sont descendus dans la rue à Chemnitz sont plutôt issus d'une partie des couches moyennes qui panique devant l'absence d'avenir. Ils perdent pied et sentent le territoire dans lequel ils sont parfois nés et ont grandi, la *heimat*, leur échapper dans la globalisation et ce qu'on leur bassine comme étant

l'opulente Allemagne de Mme Merkel. On aurait tort, me semble-t-il de banaliser cette impression de vivre hors sol, dans un monde de plus en plus virtuel. Il y a là des ingénieurs tel celui cité par la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (3 sept. 2018) qui peste parce que son cousin *de l'ouest* ayant vécu une carrière équivalente à la sienne perçoit une retraite bien plus importante tout en affirmant qu'à l'est ils sont gavés. La retraite, grand sujet du moment. Une réforme est en préparation. Très sociale-démocrate *comme d'hab*. Sous couvert de solidarité intergénérationnelle, se dessine une nouvelle redistribution en faveur des plus riches, comme le note Mark Schieritz dans l'hebdomadaire *die Zeit* (30 août 2018). Une bonne retraite tend à devenir le résultat d'un jeu de hasard, d'une loterie. « Alors qu'au milieu des années 1990, les 20 % supérieurs gagnaient le double de ce que recevaient les 20 % inférieurs, on en est aujourd'hui au triple ».

Je reviens sur les caractéristiques de la récente explosion d'extrême droite à Chemnitz. On y a vu au premier rang côte à côte et en bonne entente les dirigeants de l'Alternative pour l'Allemagne (Afd) et ceux de *Pegida*, mouvement ouvertement anti-musulman. Vêtus de noir, ils arboraient une rose blanche à la boutonnière. On connaît comme signe de deuil dans ces cas plutôt les ballons blancs. La rose blanche désigne d'un mouvement catholique de résistance au nazisme fondé par Hans et Sophie Scholl. L'extrême droite allemande pratique à grande échelle le détournement de symbole. Elle s'est emparée du slogan *nous sommes le peuple* et n'a pas hésité à récupérer Érasme en donnant le nom de l'humaniste à la fondation de l'Afd. Dans le texte d'une contribution aux Entretiens du Nouveau mode industriel en 2011, j'avais tenté de décrire une [Allemagne désemparée](#) par référence à Robert Musil, en relevant notamment *la destruction du capital symbolique* que l'on pouvait y constater. J'avais sur le *SauteRhin* aussi rendu compte de la naissance de l'Afd, dont il est bon de rappeler qu'au départ il s'agissait d'un mouvement de type *brexit*. En 2015, à propos de *Pegida*, je me demandais [ailleurs](#) ce qu'il se passait à Dresde, autre ville de Saxe. P.E.G.I.D.A est l'abréviation de *Patriotische Europäer gegen die Islamisierung des Abendlandes* qui se traduit par *Européens patriotes contre l'islamisation de l'occident*. L'intitulé même du mouvement exprime la confusion dans laquelle il baigne. On ne sait pas très bien s'ils sont patriotes allemands et européens ou patriotes d'une Europe allemande qu'ils confondent allègrement avec un occident sans doute hérité d'[Oswald Spengler](#). En 2016, je notais qu'en trois ans, de parti anti-euro, l'Afd est devenu parti anti-étrangers ciblant de plus en plus une seule catégorie d'étrangers et leur religion. L'alliance Afd+Pegida était déjà en route. J'[écrivais alors](#) et je le rappelle tel quel même si cela nécessite aujourd'hui quelque actualisation, l'Afd était notamment à cette époque dirigée par des femmes :

De parti de professeurs d'université bon chic bon genre, il est devenu en éjectant son fondateur, un parti de masse bête et méchant sur fond de déliquescence de la social-démocratie (SPD + Linke) et d'un accroissement considérable des inégalités. Ses bons scores à deux chiffres, il ne les fait plus seulement dans l'ex-RDA mais aussi dans le Bade-Wurtemberg, ancien bastion de la CDU c'est à dire là où les ouvriers votaient chrétien démocrate. En même temps, la période de l'après réunification s'achève. L'Afd a surfé sur la conjonction de deux crises, celle des réfugiés qui

s'accompagne d'une crise européenne et d'une aggravation de la crise sociale. Son programme et son électorat se sont radicalisés. On en sait un peu plus sur son contenu même s'il n'existe encore qu'à l'état de projet. Je n'en énumère que quelques exemples : privatisation de l'assurance chômage ; suppression des allocations monoparentales ; éloge du CO2 présenté comme bénéfique pour l'agriculture ; l'Islam n'aurait pas sa place en Allemagne ; évidemment *Travail Famille Patrie*, fond commun des tous ces *trumpéteurs*, *trumpéteuses* de tous les pays, pratiquant le culte de Friedrich Hayek, le pape du libéralisme. Il est amusant de voir les égéries du mouvement, telles Jeanne d'Arc, se mettre en quête de la virilité du mâle allemand protecteur de la femme blonde. Il paraîtrait que le jardin d'enfants *dévirilise* les garçons. Logique qu'elles admirent Poutine.

Entre temps, l'Afd est entrée au Bundestag et l'on a tenté de lui délivrer un brevet d'honorabilité alors même que l'un de ses dirigeants qualifiait le nazisme de « chiure d'oiseau » (Vogelschiss), autre forme de « détail ». Et l'on s'étonnerait aujourd'hui de constater sa collusion avec les extrêmes droites ? J'ai fait le rappel ce que j'ai pu écrire déjà pour mettre un peu en évidence l'histoire d'où sont issus les récents événements qui au moment où j'écris ne semblent pas terminés. Ils ne sauraient constituer une surprise. D'autant que nous sommes à moins d'un an maintenant d'échéances électorales régionales dans lesquels, le parti d'Angela Merkel dont les attermoïement et les ambiguïtés facilitent la tâche d'une extrême droite plus déterminée, joue son maintien à la direction du Land de Saxe.

D'autres caractéristiques sont encore repérables dans les événements de Chemnitz : leur fédéralisation et un début d'internationalisation. L'extrême droite a mobilisé jusqu'en Tchéquie et en Pologne. Si l'explosion d'extrême droite a une focalisation locale, elle déborde ce cadre par son organisation et son écho. On ne s'étonnera pas si j'évoque encore le rôle des réseaux sociaux et des *fake news*, ici en relation directe avec la désignation de boucs émissaires y compris les producteurs de *news*. A voir certaines images et à écouter certains propos, on pouvait se demander qui des réfugiés ou de la presse (Lügenpresse = presse du mensonge) fait l'objet de la plus grande haine. *Anti-news* et *fake news* semblent aller de pair. De même que fatras de vieilleries idéologiques et modernité technologique, en l'absence de pensée politique sur la question. Alors que l'économie digitalisée contrôle de plus en plus tous nos faits et gestes, la politique donne le sentiment de ne plus rien contrôler des phénomènes de globalisation.

Les manifestation se sont déroulées devant l'immense tête du *Maure*, surnom affectueux que donnaient à Karl Marx ses enfants et ses amis. On ne l'a jamais autant vu dans les médias. Il portait comme une pancarte autour du cou sur laquelle on pouvait lire : *Chemnitz ni grise ni brune*. On pourrait ajouter : ni rouge non plus, au sens de lecteurs de Marx. Il se peut que je me trompe mais il me semble que la majorité est de plus en plus silencieuse face à de tels événements. Le nombre de contre-manifestants n'était pas à la hauteur de la mobilisation d'extrême droite. Il faudrait évoquer encore la réaction de la classe politique où domine le prêchi-prêcha de ceux qui en sont encore à vouloir nous faire accroire que la RDA s'est effondrée parce qu'ils ont allumé des bougies sur les parvis des églises. On joue les « bons » sentiments contre les « mauvais ». Cette opposition fictive, Emmanuel Macron et Angela Merkel tentent de la transposer à l'échelle européenne sous le masque d'un faux clivage entre « progressistes et populistes ». C'est leur façon de se faire élire par défaut en oubliant aussitôt que c'est ainsi qu'ils l'ont été. On peut leur suggérer comme mot d'ordre : sois

perdant et tais-toi. Ce n'est pas de cette manière que se régleront les problèmes que soulèvent la révolution numérique, la disparition du travail, l'accroissement des inégalités sociales et l'épuisement de notre environnement. Cela revient à dire aimer les ours en autorisant leur abattage.

Pris d'une envie de [harengs Bismark](#), j'ai eu l'occasion de rencontrer dans un restaurant berlinois, un de ces établissements, nombreux y compris à Berlin, qui ne prennent toujours aucune carte de crédit internationale, un autre représentant des couches moyennes. Comme il était plus ou moins originaire du pays des trois frontières (là où jouxtent l'Allemagne, la France et la Suisse), la conversation s'est facilement engagée. Il est lui très à l'aise dans ce système qu'il trouve plus libéral que la France jugée sclérosée y compris dans ses vins de Bordeaux dont il dit pis que pendre leur reprochant leur incapacité d'innovation et leur prix. Ses clichés à lui sont néo-libéraux. Il a sans doute raison pour le libéralisme des mœurs à Berlin. Mais Berlin n'est pas l'Allemagne. Ce qui se passe à Chemnitz, c'est la province qui déborde comme on le dit d'un cours d'eau. A écouter certains discours en provenance de Munich, on peut se demander quand la Bavière fera sécession. Il y a une séparation au sein des couches moyennes allemandes entre ceux chez qui domine la peur de la chute, et ceux qui espèrent rester au dessus du panier. Pour combien de temps encore ?

Bernard Umbrecht